

Xavier-Laurent Petit
Mon petit cœur imbécile

Neuf de l'école des loisirs



Le livre

Toudoum... Toudoum... Chaque matin, Sisanda commence par compter les battements de son cœur et le nombre de jours qu'elle a vécus depuis sa naissance.

Puis, elle regarde sa mère se glisser hors de la case pour aller courir dans les collines : Maswala, sa Mamantilope, cavale pour le plaisir pendant des heures, pieds nus, là où même les bergers ne vont pas avec leurs troupeaux.

Sisanda, elle, ne peut pas courir. Ni sauter, ni jouer avec les autres, ni rien, à cause de son petit cœur imbécile et de sa maladie idiote. Le médecin lui a dit qu'elle avait beaucoup de chance d'être encore en vie. Vraiment beaucoup. Ici, il ne peut rien faire, il faudrait opérer Sisanda dans un hôpital spécialisé à l'étranger. Et ça coûte cher... Un million de kels ! Elle a compté qu'il faudrait à ses parents trente-huit ans, trois mois et vingt jours pour réunir autant d'argent...

Mais tous ces calculs sont faussés lorsqu'elle découvre que Maswala pourrait gagner la même somme en courant aussi vite qu'une antilope...

L'auteur

Xavier-Laurent Petit est né en 1956. Après des études de philosophie, il devient instituteur puis directeur d'école, mais reste avant tout un passionné de lecture. Une passion qui le conduit à franchir le pas de l'écriture en 1994, avec deux romans policiers publiés chez Critérimon. Il entre à l'école des loisirs avec *Ma tête à moi* qui obtient le prix Sorcières en 1996. Suivent d'autres romans pour la jeunesse, le plus souvent ancrés dans l'actualité.

Il y a souvent une histoire vraie à l'origine de l'un de ses romans. Ce dévoreur de journaux a découvert l'exis-

tence de Chemokil Chilapong dans un article de *Courrier international* qui racontait comment cette simple fermière avait pu financer la scolarité de ses enfants grâce à sa victoire au marathon de Nairobi. Il n'en fallait pas plus pour que son imagination s'emballe et nous entraîne dans les foulées de Maswala, la Mamantilope d'une petite fille au cœur malade...

[Pour aller plus loin avec ce livre.](#)

Xavier-Laurent Petit

Mon petit cœur imbécile

Neuf

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*À Sylvie Dodeller.
À Jeanne, Hélène et la petite Colette.*

*Cette histoire doit beaucoup à Chemokil Chilapong,
première du marathon de Nairobi en 2004.*

Il est très tôt, le soleil n'est pas encore levé et je ne dors pas. Allongée sur mon matelas de paille, j'écoute les battements de mon cœur.

Toudoum... Toudoum... Toudoum...

Trois mille quatre cent dix-sept jours qu'il bat comme cela. Sans jamais s'arrêter. Et ça, c'est une bonne nouvelle.

À quelques pas de moi, Maswala dort encore. Je me réveille toujours un peu avant elle.

Il paraît qu'ailleurs, en Europe ou en Amérique, les gens habitent de grandes maisons pleines de pièces. Je ne sais pas si c'est vrai mais ce qui est sûr, c'est qu'il n'y a rien de ça chez nous. Comme toutes celles du village, notre *keja* n'a qu'une seule pièce qui sert à la fois de cuisine, de chambre et d'abri contre le soleil, le vent ou la pluie, ça dépend. C'est là que

nous vivons tous les quatre : les parents qui dorment derrière le grand rideau, grand-mère Thabang dont la maison s'est écroulée à la dernière saison des pluies, et moi.

Quand je dis quatre, je triche un peu. La vérité, c'est que Pa'Jabari, mon père, travaille à des milliers de kilomètres d'ici, sur des chantiers tellement immenses qu'ils n'en finissent jamais. Voilà plus de deux ans qu'il n'est pas revenu, mais, chaque mois, il envoie un peu d'argent et appelle Kathelo, l'épicier, le seul à avoir un téléphone dans le village. Il lui dit que tout va bien, qu'on ne doit pas s'inquiéter et qu'il rentrera bientôt. Et Kathelo vient nous répéter tout ça. Sauf que Pa'Jabari ne rentre jamais.

On est donc trois à vivre dans notre keja. Maswala, grand-mère Thabang et moi.

Enfin... Je ne compte pas onc'Benia, le frère de Maswala, un colosse un peu bizarre qui ne parle jamais mais se contente de rire et de chanter sans fin en gardant les brebis dans les collines. La plupart du temps, onc'Benia dort dehors, au milieu de ses bêtes, mais parfois, à la saison des pluies, ou quand le vent souffle trop fort, il vient dormir avec nous. Il se couche toujours au même endroit, juste devant la porte, pour rester tout près de ses brebis.

Ou peut-être pour nous protéger. Sauf Maswala, grand-mère et moi, tout le monde ici l'appelle Zuzu, l'idiot. Mais onc'Benia n'est pas si *zuzu* que ça. Parfois je me dis qu'il comprend plein de trucs.

J'entrouvre les paupières, Maswala se lève.

Le rideau s'écarte, elle s'approche sans un bruit et s'accroupit à côté de moi. Comme chaque matin, je fais semblant de dormir. Elle se doute bien un peu que je joue la comédie, mais elle ne dit rien. Elle s'assure que je respire et, quand elle en est bien certaine, elle m'effleure la joue et remonte ma couverture. Moi, je ne bouge pas. J'adore ce moment. Celui où je me dis que je suis encore bien vivante.

Le vent du désert s'est levé cette nuit. Un vent si chaud qu'il tarit les sources et assoiffe les bêtes en soulevant de grands tourbillons de sable. Je l'entends gémir à travers les planches. Les moutons bêlent à fendre l'âme et notre chien, Kimbaj, gronde comme un démon. Personne ici n'aime ce vent, ni les hommes

ni les bêtes. Mais moi je le déteste encore plus que les autres. Les jours où il souffle, c'est à peine si je peux bouger tellement la poussière m'empêche de respirer. Je reste étendue, à haleter comme une bête à bout de forces pendant que grand-mère Thabang me tient la main en marmonnant sans fin des mots que je ne comprends pas.

Mais rien ne pourrait arrêter Maswala, pas même le vent.

– *Tutaonana*, Sisanda, murmure-t-elle. À tout à l'heure, Sisanda.

Elle entrouvre la porte, une rafale s'engouffre dans la pièce et, dans le demi-jour, je devine les longues jambes brunes de ma mère et la tache plus claire de son short. Elle se glisse dehors et s'éloigne en courant. Je ferme les yeux et je compte jusqu'à vingt avant de rouvrir la porte, juste à temps pour voir Maswala disparaître dans la grisaille du petit matin.

Parfois, je garde les yeux fermés et je l'imagine en train de courir dans les collines. Comme si je pouvais entendre son souffle, sentir sa sueur couler et voir ses pieds nus rebondir sur le sol...

Maswala court tous les jours. Pendant des heures. C'est comme ça. Et, quand on lui demande pourquoi, elle éclate de rire.

– Je ne sais pas. Il faut demander à mes jambes. Le matin, elles ont envie de courir. Alors je suis bien obligée de les suivre !

Grand-mère Thabang allume sa pipe et lâche un nuage de fumée.

– Quand j’étais enceinte, fait-elle en souriant de sa vieille bouche édentée, ta mère gigotait sans cesse dans mon ventre ! Elle avait déjà envie de courir. Swala n’a jamais su marcher, elle a tout de suite couru, sauté, bondi... Rien ne pouvait l’en empêcher.

Swala, chez nous, ça veut dire l’antilope.

Ce n’est pas le vrai nom de ma mère, bien sûr, mais tout le monde l’appelle comme ça.

Quant à moi, je l’appelle *Maswala*. Mamantilope.

– Swala a toujours aimé courir, reprend grand-mère Thabang, mais après ta naissance, ma petite princesse, elle s’est mise à courir comme une folle ! Rien ne l’arrêtait ! Elle partait jusqu’au cœur des collines, là où même les bergers ne vont pas avec leurs troupeaux, comme si elle voulait courir à ta place, pour toi qui ne le peux pas.

Moi qui ne peux pas courir.

Mon cœur, mon petit cœur... C’est à cause de toi que je ne peux pas courir.

À cause de toi que je ne peux ni sortir, ni sauter,

ni jouer avec les autres, ni rien... À cause de ta maladie idiote.

C'est aussi à cause de toi que j'ai parfois l'impression d'étouffer si fort que tout le monde pense que je vais mourir.

C'est encore à cause de toi que demain Maswala ne pourra pas courir.

Parce que demain, comme chaque année, on partira très tôt dans le vieux tacot de Zacaria et on roulera pendant des heures jusqu'à l'hôpital pour voir comment tu vas, mon petit cœur imbécile...

Oui, parfaitement! Mon petit cœur imbécile!

Le jour où tu cesseras de faire n'importe quoi, je ne t'appellerai plus que « mon petit cœur adoré », c'est promis. Mais pas avant.

L'hôpital est à six heures de route. Ou plutôt six heures de piste, dans la chaleur, le vent et la poussière. Six heures de tape-cul, à valdinguer dans la Land Rover de Zacaria qui fait de son mieux pour éviter les trous pendant que Maswala fait de son mieux pour me protéger de la poussière.

Heureusement, ça n'arrive qu'une fois par an!

L'hôpital apparaît enfin. Une bâtisse longue et basse, écrasée de chaleur et à demi cachée par les tourbillons de sable.

Zacaria se gare à côté de voitures aussi déglinguées que la sienne. Accroupis à l'ombre d'un gros acacia, les malades et leur famille attendent leur tour. Certains discutent sans fin ou lisent le journal en buvant du thé très fort tandis que d'autres somnolent à l'ombre, agacés par les mouches qui tournicotent.

De loin, un grand type m'adresse un sourire. C'est Mwai, l'infirmier.

– *Hodi*, Sisanda! Alors... Comment ça va, la vie? Je me demande s'il connaît le nom de chacune des personnes qui ont mis le pied dans l'hôpital.

Une rafale de vent emporte ma réponse et les tôles du toit grondent comme si elles allaient s'arracher. L'hôpital est à peu près dans le même état que le 4x4 de Zacaria. Tout aussi miteux et délabré.

C'est toujours le même médecin qui me suit depuis que je suis née. Apollinaire Njabolo. Un tout petit docteur, si court sur pattes qu'à côté de lui Maswala ressemble à une géante. À peine est-on entrées dans son bureau qu'il lui demande de s'asseoir pour être à la bonne hauteur et me regarde avec de grands yeux. Comme s'il n'en revenait pas de me voir encore en vie.

– Alors, Sisanda, ça te fait quel âge, maintenant?

– Trois mille quatre cent dix-huit jours.

Devant son air effaré, je traduis.

– Neuf ans, quatre mois et neuf jours. Plus deux jours pour les années bissextiles.

C'est exactement la même chose que trois mille quatre cent dix-huit jours, bien sûr. Mais pas tout à fait quand même... Trois mille quatre cent dix-huit,

ça donne l'impression de faire beaucoup. Et pour les gens comme moi, c'est important d'avoir vécu beaucoup de jours.

Plusieurs fois, j'ai entendu Apollinaire dire à Maswala que ma vie ne tenait qu'à un souffle, que mon cœur pouvait me lâcher à chaque instant. Il chuchotait ça du bout des lèvres, pendant que je me rhabillais, persuadé que je ne l'entendais pas.

Quand j'étais petite, je ne comprenais rien de ce qu'il racontait, mais, au fil des années, j'ai fini par réaliser que je pouvais mourir à chaque instant. Pouf! Comme ça. Avant même de pouvoir terminer cette phrase...

Et depuis, cette idée-là reste toujours tapie dans un coin de mon cerveau, comme un scorpion sous une pierre. Mais, en même temps, je suis sûre que ça n'arrivera jamais. Mon petit cœur imbécile continuera toujours de battre.

Je ne peux pas mourir tout de suite. C'est impossible, tout simplement. Ceux qui meurent pour de vrai, ce sont les vieux comme grand-mère Thabang, qui a vécu si longtemps que personne ne connaît son âge exact. Même pas elle! Trente mille jours, ou peut-être plus. Mais moi, je n'ai vécu que trois mille quatre cent dix-huit petites journées...

Je n’y pense vraiment que lorsque j’ai une crise et que mon cœur se met soudain à cogner et à palpiter si fort qu’il semble sur le point d’exploser. Lorsque le vent du désert se met à souffler en soulevant des nuages de poussière, par exemple, ou bien quand je dois faire un effort. Ou bien encore au cœur de la saison des pluies, lorsque tout ruisselle et que l’air lui-même devient épais comme de la boue. Mais, le plus souvent, ça arrive comme ça. Sans prévenir. Juste parce que mon petit cœur imbécile a très fort envie de faire l’imbécile. Dans ces moments-là, je ne peux rien faire. Même pas parler. Le moindre geste m’épuise. Alors j’écoute le grand vacarme de mon cœur et j’attends, toute pantelante, qu’il se calme. Parfois, lorsque la crise est très grave, il faut glisser entre mes lèvres dix gouttes d’un médicament affreusement amer qu’Apollinaire m’a donné un jour.

– Ne t’en sépare jamais, Sisanda, a-t-il insisté. C’est ton assurance-vie.

Je lui ai demandé si ça voulait dire que j’étais assurée de vivre, mais Apollinaire a fait la sourde oreille, plongé dans l’écriture d’une ordonnance.

Mes ennuis ont commencé le jour de ma naissance.

C'est bien simple, j'étais à peine née que j'ai failli mourir. C'était au moment de la grande saison des pluies. Le ciel ruisselait, l'eau dévalait les rues, la boue envahissait les maisons et les puits débordaient. L'orage qui s'est abattu ce jour-là était si violent que la terre semblait se fendre sous les coups du tonnerre. Je suis sortie du ventre de Maswala toute moche et violacée, à peu près incapable de respirer. Heureusement, grand-mère Thabang était là. Elle connaît les mots et les herbes qui guérissent, mais, surtout, elle connaît mieux que personne les secrets de la naissance et du ventre des femmes. La plupart des gens d'ici sont nés entre ses mains et tous l'appellent *Mama* Thabang, comme s'ils étaient ses propres enfants.

Certains disent même que grand-mère est un peu sorcière. *Labda, mwenzangu, labda...* leur répond-elle. Peut-être bien, mon ami, peut-être bien...

Quels mots grand-mère Thabang a-t-elle prononcés le jour de ma naissance, lorsqu'elle m'a emportée au milieu des éclairs déchaînés? Avec quelles herbes a-t-elle frotté ma peau? Qu'a-t-elle glissé entre mes minuscules lèvres de bébé?... Personne ne le sait. Ce qui est certain, c'est qu'elle a réussi à m'insuffler un tout petit peu de vie. Juste assez pour que je survive jusqu'à l'hôpital, où mes parents m'ont amenée dans le tacot de Zacaria, qui était peut-être un peu moins déglingué qu'aujourd'hui.

Ç'a été ma première rencontre avec le docteur Apollinaire Njabolo, qui s'est aperçu ce jour-là que mon cœur n'était pas fait comme celui des autres enfants.

Il avait une maladie idiote.

– Tu as une malformation cardiaque, Sisanda.

Je soupire. Chaque année, Apollinaire se sent obligé de tout me réexpliquer de A jusqu'à Z. Il repousse ses lunettes et dessine un cœur sur une feuille de papier.

Un cœur normal, en bonne santé.

– Un cœur, c'est une pompe. Une pompe très perfectionnée qui injecte en permanence du bon sang bien rouge et plein d'oxygène dans le corps. Mais chez toi, Sisanda, la pompe cafouille. Il y a des fuites et elle n'arrive pas à bien faire son travail...

Il dessine alors un autre cœur à côté du premier. Un petit cœur tout détraqué. Le mien.

Maswala hoche la tête en silence. Avec sa blouse blanche et ses lunettes rondes, Apollinaire l'inquiète, comme s'il tenait ma vie entre ses mains.

– Allez, je vais t'examiner.

Et, tout en se lavant les mains, il n'arrête pas de me donner des conseils.

Il faut que je fasse bien attention. À ne pas courir, à ne pas faire d'efforts, à ne pas jouer avec les autres, à ne pas crier, à ne pas me fatiguer, ni m'inquiéter, ni m'essouffler... Et ne fais pas ci, et ne fais pas ça, et gnagnagna...

Arrête, Apollinaire! Je t'en supplie! Tais-toi un peu et cesse de me prendre pour une idiote!

Je sais très bien que je ne peux rien faire comme les autres. Au moindre effort, je suffoque, tout s'obscurcit, mes yeux se brouillent, je m'évanouis et, certains jours, j'ai tant de peine à respirer que mes lèvres deviennent toutes violettes. Alors tu vois, Apollinaire... Tout ce que tu peux me dire, je le sais déjà, et sûrement mieux que toi.

Le docteur Njabolo promène son stéthoscope sur ma poitrine, puis sur mon dos. Je le connais par cœur, Apollinaire, c'est le cas de le dire! D'ici trente secondes, il va me proposer d'écouter à mon tour. Il me fait le coup chaque fois.

Ça ne rate pas! Il ôte le stéthoscope de ses oreilles et me le tend avec un sourire tout maigre.

– Tiens, Sisanda. Écoute ton cœur... Tu entends, les petits pschhht, pschhht à chaque battement? C'est

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

L'oasis

Fils de guerre

L'homme du jardin

Miée

Les yeux de Rose Andersen

Maestro

Be safe

Il va y avoir du sport mais moi je reste tranquille

(recueil de nouvelles collectif)

L'attrape-rêves

Itawapa

Collection BELLES VIES

Charlemagne

Marie Curie

Collection CHUT !

Mon petit cœur imbécile

lu par Alice Butaud

© 2009, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2014, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 2009

ISBN 978-2-211-21948-8